

SOPHIE BACKER

LA TRAVERSEUSE



Sophie Backer

La Traverseuse

J'aimerais être là-bas, un jour, de l'autre côté

© Sophie Backer, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3983-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Laurent,
Pour mes trois fils,
À la vie qui continue.

(...)

Et je te croirai

Et je ne te croirai pas

Lyonel Trouillot, Assieds-toi

Partir ne veut pas dire

Que tu es arrivé pour autant.

Dany Laferrière, Pays sans chapeau

*Je suis dedans. Dans le ventre. C'est inconfortable. Carré, anguleux, hostile. Confiné.
Etouffant. Pas assez d'espace. C'est que nous y sommes à deux.*

*Lui est garçon et moi fille. C'est une lutte à la vie à la mort dans cet endroit dur, qui ne
nous veut pas.*

*Nous nous battons, lui et moi. Je lui vole la nourriture. Je le prive d'oxygène. Il se
démène. Il essaie de m'étrangler. Je résiste. Je suis la plus forte.*

C'est moi qui sors du ventre.

J'ai tué mon frère.

Et maintenant je suis là ...

Première Partie : La neige

Tu me traverses.

*Jamais tu ne t'arrêtes sur moi. Toujours, entre nous, il y a comme une plaine immense
sur laquelle tu laisses errer ton regard.*

Espérant, sans y croire, quelque chose ou quelqu'un.

*Quand tes yeux se posent enfin sur moi, c'est par hasard. D'ailleurs, ils dérapent tout de
suite. Ils ripent... Ils glissent, comme s'il n'y avait là rien d'intéressant. Rien qui accroche.*

C'est lisse.

Ton regard passe à travers moi pour se perdre au loin.

Qu'y a-t-il là-bas de si désirable pour que ton regard se suspende dans le vide ?

Qu'y a-t-il là-bas que tu n'atteins pas ?

Que tu n'atteins jamais, puisque tu restes si malheureuse ?

Elle est presque heureuse de cette marche. Après tous ces jours de préparatifs, toutes ces heures de confinement dans le train. Puis dans ce logement, qui sent le chou, à attendre le passeur. Chez ces gens médiocres, uniquement intéressés par leur argent. Qu'ils avaient compté longuement, coupure après coupure, en léchant de la langue le bout de leurs doigts crasseux pour mieux manipuler les billets.

Oui, elle est presque heureuse de pouvoir enfin bouger. De faire avancer en rythme ses jambes. Avec ses bras qui aident le mouvement. Tout son corps est engagé dans l'exercice. Heureuse. Ou presque.

Elle se sent agile, mouvante. Son petit sac sur le dos pèse à peine. On leur avait bien dit de ne prendre que le nécessaire. En plus du drap, bien sûr. De ne s'encombrer de rien d'inutile, comme d'un souvenir par exemple. Cela sonnait davantage comme un ordre que comme un conseil. Mais finalement, c'était une bonne chose : on ne peut pas tout prendre, alors autant ne rien prendre. Laisser tout derrière soi. C'est bien cela qu'elle veut.

Elle se sent le cœur étonnamment léger dans ce grand blanc qui s'annonce. Les dernières maisons sont déjà loin derrière. On n'entend même plus les chiens. Seulement le bruit des pas dans la neige. Quatre paires de pieds. Des pas légers : les siens, elle est la seule femme. Le pas ferme du passeur. Il sait où il va et comment il faut faire. Les deux autres, des hommes, plus jeunes que le guide, cherchent leur rythme. Ils sont moins entraînés qu'elle, Agnès.

Bientôt, ils dépasseront les derniers arbres. Alors ne s'étendra plus, devant eux, que la grande plaine. C'est la plus grande de tout le continent. Elle est située en-dessous du niveau de la mer. En été, l'air y est brûlant. Rien pour le rafraîchir. Aucune eau. Aucun souffle. Quand le vent se lève, c'est une tornade. Elle vient de l'est, du désert. Les grains de sable invisibles qu'elle porte sont autant d'aiguilles qui dévastent les visages, les yeux, les mains. Il faut s'en protéger absolument.

Le plus grand danger, ce sont les orages. Elle se souvient quand, petite fille, elle s'était laissé perdre dans un jeu. Levant la tête, elle avait vu, trop tard, les terribles nuages noirs progressant à toute allure vers elle. La maison, protégée par le paratonnerre, était loin là-bas, trop loin. Elle avait appris que chacun pouvait attirer la foudre sur soi...

Les grondements de tonnerre s'enchaînaient les uns aux autres, sans répit, dans un immense vacarme aussi menaçant que le roulement des tambours de guerre...

Au moment où les premiers éclairs ouvraient le ciel en deux, elle avait couru vers un troupeau de grands bœufs, aux cornes longues et dangereuses. Elle s'était blottie sous les ventres, au milieu de la forêt dense des pattes des animaux qui, affolés eux aussi, cherchaient à se rassurer en se collant les uns aux autres. Recroquevillée sur elle-même, abritée en partie de la pluie froide qui s'abattait drue, elle avait attendu. Attendu... les mains sur les oreilles pour se protéger des déflagrations, le nez dans les genoux, les yeux fermés, tremblant de tout son corps.

À la fin, le berger l'avait trouvée là, parmi ses bêtes encore mugissantes de terreur. Cela sentait la chair grillée. Une puissante odeur. Ecœurante. Trois grands bœufs avaient été foudroyés.

C'est pour cela qu'elle préfère l'hiver.